

DIDIER DUMAS

La structure de la pensée

Texte publié dans RÉEL N° 96 et 97, octobre et novembre 2006

Conscience langagière et conscience prélangagière

Comment fonctionne la pensée ? Qu'est ce que l'intelligence humaine ? Est-ce une faculté qui émane de ce que Freud a appelé le conscient ? L'inconscient y joue-t-il un rôle et lequel ? Et qu'en est-il de l'intelligence des bébés qui, pour Françoise Dolto, culmine vers trois mois ?

Freud a consacré sa vie à construire un modèle de l'appareil psychique sans arriver à en être vraiment satisfait. C'est ce qui explique que son œuvre théorique se présente en deux topiques : deux grandes élaborations. Venant de terminer *Le Moi et le Ça* qui clôtura la seconde, il écrit à Ferenczi : « Je me jure de ne plus jamais m'aventurer sur un terrain aussi glissant. Il me semble que la courbe depuis "L'Au-delà" est fortement descendante. Ce travail était encore riche en idées et bien écrit, "La psychologie collective" frise la banalité, et le présent ouvrage est franchement obscur, composé de façon artificielle, et mal écrit... si on excepte l'idée de base du ça et l'aperçu sur l'origine de la moral... je suis insatisfait de tout dans ce livre ¹ ».

D'une topique à l'autre, c'est la base même de sa théorie, la façon dont il a défini le conscient en l'opposant à l'inconscient, qui a posé de gros problèmes à Freud. Si en effet, on considère comme il l'a fait que le conscient est ce que veulent dire les mots et l'inconscient ce qui s'exprime dans les lapsus, les rêves et les fantasmes, on limite le conscient à son expression langagière, alors que la perception des autres et du monde implique non seulement les mots, mais aussi les images à travers lesquelles nous les percevons, ainsi que les affects et les sensations qui y sont attachés.

Dans la première topique, après avoir postulé que l'activité mentale est constituée de deux sortes de processus, les *processus primaires* (l'imaginaire, la pensée associative et les fantasmes) et les *processus secondaires* (la faculté de jugement et la raison), Freud a donc ajouté entre le conscient et l'inconscient une instance supplémentaire : le préconscient. Dans la seconde, il a cartographié l'esprit en trois régions distinctes : le *Moi*, le *Ça* et *Sur-moi*. Or s'il a aussi profondément modifié ses modèles théoriques, c'est en réponse aux échanges de point de vue, critiques et discussions qu'il a eu avec tous ceux qui, de près ou de loin, ont collaboré aux travaux de la société psychanalytique de Vienne. C'est chez Georg Groddeck qu'il a repris le *Ça*, et l'élaboration du *Sur-moi* est, en grande part, le produit de ses démêlés avec Jung. En effet, la première topique ne permettait pas à Freud d'intégrer à sa propre élaboration la notion d'*inconscient collectif* que lui proposait Jung. Ayant conceptualisé l'inconscient en opposition au conscient, il lui fallait tout d'abord définir le *conscient collectif*. C'est ce qu'il a tenté de faire dans *Psychologie des foules et analyse du moi*². Or s'il estimait ne pas y être arrivé, c'est parce ni lui ni Jung ne s'étaient suffisamment penché sur la façon dont la conscience se structure et se construit au cours de l'enfance. Ayant identifié le conscient au langage, ils ont eu tendance à considérer la conscience comme une instance naturelle ou innée, alors que, la *conscience langagière* ne commence à se structurer que vers trois ans, avec l'acquisition du « je » et la formulation des phrases, mais qu'il existe déjà antérieurement une autre forme de conscience : la *conscience prélangagière* qui est celle avec laquelle les bébés nous comprennent.

Dès que le bébé arrive à l'air libre, les parents découvrent qu'il a tout l'air comprendre ce qu'on lui dit. Il ne sait pas encore ce que veulent dire précisément les mots, mais il saisit déjà le sens des propos qu'on lui adresse à travers leur « musique » : l'intonation, la puissance ou le timbre des voix. À cet âge, l'intelligence dépend de la *conscience prélangagière* et provient d'une saisie globale de la réalité mentale à laquelle l'enfant est confronté. Cette saisie implique autant les oreilles que les yeux, ainsi que tout le reste de son système perceptif, car avant que ses structures mentales aient intégré le langage, celles-ci sont principalement constituées d'images et de sensations. Ce qui fait que les bébés ne pensent pas avec mots, mais avec des sensations et des images.

La pensée en images

La pensée en images qui est celle des trois premières années et aussi celle dont n'émergent pas les enfants autistes, qui ont un accès rudimentaire au langage ou ne parlent pas. On en trouve donc une description fort intéressante dans les livres de Temple Grandin³ qui, après avoir été une enfant autiste, est devenue une spécialiste du psychisme animal qui travaille dans l'industrie bovine dont elle a bouleversé les données. Chez les

¹ Lettre à Ferenczi, traduction Albert Hilbold, dans Didier Dumas, *Hantise et clinique de l'Autre*, Aubier Flammarion, p. 92.

² Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981.

³ Temple Grandin, *Ma vie d'autiste et Penser en images*, éditions Odile Jacob, 1994 et 1997.

individus dit normaux, la pensée en images est, au-delà de trois ans, refoulée dans l'inconscient et le fonctionnement onirique. À l'âge adulte, la perception instantanée et globale de la réalité dont bénéficie le bébé n'en persiste pas moins. Généralement, nous ne nous en rendons pas compte car, en se fixant sur le langage, la conscience adulte a tendance à éliminer les autres registres perceptifs. Le sens que nous attribuons aux mots n'en continue pas moins à reposer, à sa base, sur un phénomène qui est, comme chez le bébé, une saisie globale et spontanée des paroles entendues, qui ne dépend pas du sens précis des mots mais du ton sur lequel on les prononce. Si par exemple, nous entendons quelqu'un dire d'un autre : « Il est tout vert et je l'attends avec le plus grand déplaisir », c'est le ton qui, seul, nous indique s'il s'agit d'un malade encombrant et désagréable ou d'un individu qui « est ouvert » et attendu avec le « le plus grand des plaisirs ».

Chez le nourrisson, cette saisie globale de la réalité perçue est due à une activité psychique de nature empathique ou télépathique, l'activité mentale originaire, qui préexiste à la mise en place des processus primaires et secondaires décrits par Freud. J'ai montré ailleurs⁴ que cette première forme d'activité mentale apparaît, d'une façon plus ou moins spectaculaire, dans toutes les formes d'états altérés ou modifiés de la conscience. C'est celle qui explique que, dans l'hypnose, l'on puisse être mentalement, en même temps, soi-même et celui qui nous hypnotise, mais d'une façon plus commune, c'est l'activité psychique à l'œuvre dans l'identification de l'enfant à ses parents et la duplication mentale. Avant qu'il ne parle, la nature télépathique de cette activité permet en effet à l'enfant d'être mentalement, tout à la fois, lui-même et celle ou celui qui le prend en charge. C'est ainsi, en s'identifiant à ses parents, qu'il duplique leurs structures mentales et assimile leur langue sans avoir à l'apprendre. Mais comme cette activité psychique fait qu'il est alors, tour à tour « moi-maman », « moi-papa » ou « moi-ma grande sœur », l'enfant ne bénéficie pas encore d'une « psyché individuelle » semblable à celle de l'adulte. Il dispose d'une psyché de nature communautaire qui est celle de la famille dans laquelle il construit ses propres structures mentales. Tant qu'il dit encore « moi vouloir », il se situe d'ailleurs, lui-même, comme l'un des morceaux de la psyché familiale dans laquelle il se construit. La conscience prélangagière est, de ce fait, beaucoup moins individuelle que la conscience langagière qui, elle, ne commence à se structurer que vers trois ans lorsque l'enfant est en mesure de dire « je veux ». Comme, de plus, elle est refoulée dans l'inconscient par l'acquisition du langage, la théorie psychanalytique en a longtemps négligé l'existence. Ce qui a abouti, dans l'œuvre de Jacques Lacan, à une conception du symbolique qui le limite aux mots, comme si les images n'avaient aucune valeur symbolique ou qu'il était aberrant de leur attribuer le statut de représentations.

Le système de représentations

Bien que l'acquisition du langage fasse passer la conscience prélangagière au second plan, celle-ci ne disparaît pas pour autant : c'est elle qui lui donne sa coloration. En effet, si nos structures cérébrales n'associaient pas les paroles à tout un réseau d'images, de sensations et d'odeurs, les mots ne nous présenteraient qu'un univers vide, abstrait et sans saveur. Que les mots soient le véhicule privilégié de l'intelligence et de la pensée ne supprime pas que celles-ci soient aussi constituées d'images et de sensations, qui y sont, plus ou moins consciemment, articulées. L'intelligence implique donc non seulement la conscience langagière, mais aussi la conscience prélangagière et la pensée en image qui restent présentes à l'arrière-plan du langage. De plus, au niveau de notre construction mentale, les mots ne sont que l'enveloppe la plus extérieure de l'esprit, car avant que la conscience langagière ne se structure, cette enveloppe est tout d'abord la langue maternelle dans laquelle, en naissant, l'esprit s'incarne. Voilà ce qui m'a conduit à concevoir un modèle de l'appareil psychique qui tienne compte de sa construction historique.

La mémoire se constitue à partir des affects et des émotions qui déterminent la nature agréable ou désagréable des événements vécus. En conséquence, elle est à sa base forcément relationnelle. Telle est aussi la nature de l'esprit qui est tout d'abord une somme de mémoire qui s'exprime à travers un système de représentations principalement constitué de mots, d'images et de sensations. Or, si les sensations nous semblent enracinées dans un espace psychique plus inconscient que les mots, c'est parce que la mémoire qui les gère est plus ancienne. La mémoire des sensations commence à se constituer dès le stade fœtal, alors que la mémoire des images ne se structure qu'à la naissance, avec l'ouverture des yeux, et que la mémoire des mots n'entre en fonction que dans la seconde ou troisième année. J'ai donc montré, dans « Les bases de l'existence spirituelle⁵ », que notre système de représentations est constitué de trois enveloppes de représentations : la peau de sensations, la peau d'images et la peau langagière qui, se construisant l'une après l'autre, s'y superposent d'une façon semblable aux strates cellulaires de notre peau.

Comme toute frontière, la peau est constituée, de trois zones ou trois feuillets : l'endoderme qui gère le rapport à l'interne, l'épiderme qui prend en charge le rapport à l'externe, et le derme qui est une zone d'échanges entre l'interne et l'externe. La structure de notre système de représentation est à ce niveau semblable : la peau de sensations qui est la couche la plus profonde de notre appareil à sentir, à penser et à communiquer gère le rapport

⁴ Dans « L'imagerie mentale et l'identification », *Et l'enfant créa le père*, Hachette Littératures, 2000.

⁵ *Sans père et sans parole*, Hachette, 1999.

à l'interne. Elle nous renseigne sur la dimension la plus intime de nous-mêmes. La peau langagière qui est la plus extérieure prend en charge le rapport aux autres et à l'externe. Elle détermine la dimension sociale et collective de notre existence. Et la peau d'images, qui nous situe dans l'espace, établit des liens entre les deux. Comme le font, par exemple, les fantasmes sexuels dont la fonction est justement de permettre aux amants d'associer le registre des sensations qui se constitue chez le tout petit enfant à celui de la parole dans laquelle se déploie l'amour.

Pour Freud, l'inconscient est constitué du vécu oublié de la petite enfance qui, en grandissant, y est refoulé. Dans la modélisation qu'il a fait de l'esprit, le refoulement concerne non seulement les désirs oedipiens de l'enfant sachant parler, mais aussi le vécu antérieur à la parole qui est, lui, plus profondément refoulé sous ce qu'il a appelé la « barrière du refoulement originel ». Cette « barrière » qui s'installe avec la constitution de la peau langagière repousse ainsi dans l'inconscient les premiers modes d'expression du bébé que constituaient sa peau de sensations et sa peau d'images. Elle y refoule non seulement la pensée en images qui, dès lors, ne retrouvera sa pleine expansion que dans les rêves, mais également le mode d'appréhension de la réalité précédant la constitution de la peau d'image : la pensée en sensations qui est la seule à l'œuvre dans la psyché fœtale.

La pensée en sensations

À sa naissance, le nourrisson est quasiment aveugle. Son système visuel est construit, mais pour qu'il puisse entrer en fonction, il lui faut s'acclimater à la lumière, ce qui prend quelques semaines. Or, si avant même de pouvoir discerner les visages de ses parents, l'enfant est capable d'établir avec eux une relation de communication, c'est qu'il dispose déjà d'un appareillage psychique qui s'est construit dans l'univers obscur des bruits, des saveurs et des sensations de la matrice. La mémoire des images doit attendre l'acclimatation des yeux pour se constituer, celle des bruits, des odeurs, des saveurs et des sensations l'est déjà en grande partie. La peau de sensations constitue ainsi, pour le nourrisson, un premier « outil à penser » la communication avec ses parents, car cette première enveloppe mentale avait déjà cette fonction au stade fœtal.

Parler nous donne l'impression que l'esprit sort de la tête, alors qu'en fait, la psyché s'investit en premier dans le corps et les muscles qui, autrement, serait dépourvue de mobilité. Au stade fœtal, la vue et la parole étant inexistantes, c'est ce qu'elle fait. Elle n'investit pas la tête, mais l'ensemble du corps, afin de construire la peau de sensation qui, devenant un outil de communication et d'échanges avec la mère, donne au fœtus son sentiment d'exister. Bien que tout le monde retrouve l'intelligence des sensations dans l'érotisme et le plaisir sexuel, il est difficile pour un adulte de se représenter une pensée uniquement constituée de sensations. À l'âge adulte, cette première forme d'intelligence étant devenue aussi inconsciente que la pensée en images, n'a aucun statut dans nos données culturelles modernes. La psychanalyse l'a ainsi réduite à un seul concept, la pulsion, qu'elle définit comme une force intermédiaire entre le corps et l'esprit. Ce qui indique en quoi l'avancée technologique nous a fait perdre l'art de cette pensée, et avec lui, celui de savoir communiquer avec les fœtus.

Dans l'Antiquité, les sages-femmes n'ignoraient pas que la pensée puisse prendre la sensation pour véhicule. C'est par exemple, dans le Banquet de Platon, ce dont témoigne Socrate lorsqu'il explique qu'il doit son savoir sur l'amour et ses mystères à Diotime, une sage-femme. À notre époque, c'est toujours cette langue des sensations que les sages-femmes chamanes, esquimaudes ou lacotas⁶, utilisent pour communiquer avec les fœtus : les inviter à se retourner lorsqu'ils se présentent par le siège, ou sortir du cordon ombilical quand elle perçoivent qu'ils s'y sont enroulés. Mais c'est aussi cette langue originelle et première que Frans Veldman a redécouvert, en inventant l'haptonomie qu'il a défini comme la « science du contact affectif ».

L'haptonomie a de nombreuses applications pratiques. Entre autres, elle permet aux parents d'apprendre à communiquer avec leur fœtus⁷. À cette fin, le père utilise sa voix et ses mains. Il en pose une sur le côté du ventre maternel et, par ce contact, invite l'enfant, qui vient vers lui pour lui répondre. D'une séance à l'autre, on observe que l'enfant se déplace intentionnellement vers son père lorsque celui-ci s'adresse à lui ou à la mère, ce qui indique qu'il reconnaît sa voix. On a longtemps cru que ceci était impossible, car l'oreille ne devient fonctionnelle qu'au sixième mois de la grossesse. Or, si la pratique montre qu'il la reconnaît dès le troisième, c'est qu'il dispose d'un appareillage perceptif qui, bien que beaucoup plus archaïque que le nôtre, est d'une finesse qui se perd par la suite. Cette finesse est celle de la peau de sensation qui est la seule existante à ce stade. En effet, ce n'est pas avec ses oreilles que le fœtus reconnaît les voix, mais en réceptionnant sur sa peau les ondes qu'elles engendrent dans le liquide amniotique. Ce qui donne une idée des capacités de discernement que recèle la peau de sensations avant que l'accès aux images et aux mots ne refoule cette première forme d'intelligence dans l'inconscient cellulaire⁸.

⁶ Qui sont celles que j'ai eu l'occasion de rencontrer.

⁷ Voir à ce sujet : « Le fœtus et son père » dans *Et l'enfant créa le père*, op. cit.

⁸ Voir à ce sujet : Michel Larroche, *Mes cellules se souviennent*, Ed. Guy Trédaniel.

À ce stade, le fœtus ne différencie pas l'intérieur de l'extérieur. Dedans et dehors sont une et même chose. Son univers est d'une nature cosmique dans laquelle rien n'est séparé. Percevant la vie à travers le seul registre des sensations, celle qu'il a de lui englobe ce qui l'entoure. Lorsqu'il répond à l'invitation de son père en se déplaçant vers lui, il n'y répond donc pas par un mouvement au sens où nous l'entendons. Ne différenciant pas encore le dedans du dehors, cette notion n'existe pas pour lui. Il le perçoit comme une sensation particulière à laquelle il répond en créant une autre sensation. Voilà ce qu'est la pensée en sensation qui, à l'âge adulte, ne retrouve la même fonctionnalité que dans l'activité sexuelle.

L'asymétrie énergétique du corps et de l'esprit

À première vue, le corps est symétrique. Nous avons deux pieds, deux mains, deux oreilles, deux narines, deux yeux, deux seins ou deux testicules : autant d'organes jumeaux apparemment semblables qui jouent un rôle complémentaire dans les processus psychiques de la communication et de l'échange. « Apparemment », car cette symétrie ne concerne que l'aspect matériel du corps. Au niveau de ce qui en fait un organisme vivant, de l'électromagnétisme qui permet le mouvement, le corps est asymétrique. Nous sommes droitiers ou gauchers. Un seul des yeux est « directeur », regarde en allant droit, alors que l'autre le rejoint de façon oblique pour établir la parallaxe : l'angle de vision permettant au cerveau d'évaluer les profondeurs. Quand nous marchons, c'est toujours la même jambe que nous avançons en premier. Bref, le corps physique est grosso modo symétrique, alors que le corps énergétique ne l'est pas.

« Corps » désignant, dans ce contexte, un ensemble de même nature, le corps physique correspond à l'ensemble des molécules qui le constituent. C'est celui que prend en charge la médecine classique, alors que le corps énergétique, qui est celui sur lequel travaillent les médecines dites « douces », est constitué de l'ensemble des énergies qui différencient un morceau de viande d'un organisme vivant. Or si ce corps n'est pas symétrique, c'est parce que ce qui caractérise l'énergie est le mouvement qu'elle est et qu'elle génère, et que ce mouvement provient de la différence des polarités entre lesquelles elle circule, comme le fait par exemple l'électricité dans un fil. Voilà pourquoi la médecine chinoise qui, contrairement à la nôtre, différencie la matérialité du corps des réseaux d'énergie qui en font un organisme vivant, considère que sa droite est plus Yin, plus incarnée dans la matière, et sa gauche, plus Yang, plus du côté de l'esprit et du recul que celui-ci est censé prendre pour diriger le corps.

Les recherches actuelles sur la perception semblent être en mesure de confirmer cette asymétrie énergétique. Nous savons en effet que le cerveau ne nous présente pas la réalité comme elle est ou comme les yeux la voient, mais qu'il la reconstruit dans un système propre à notre espèce, en y ajoutant toutes sortes de choses comme les lignes franches et les couleurs. Les yeux la lui présentant en deux dimensions, comme sur une photo, les processus par lesquels il la reconstruit en trois dimensions sont complexes. La parallaxe, déjà évoqué, lui permet d'évaluer les profondeurs, mais ne lui permet pas de discerner un creux d'une bosse. Or comme cela dépend de l'angle d'éclairage sous lequel apparaissent les objets, le cerveau installe, en haut et à droite, un éclairage virtuel qui lui permet de savoir s'il s'agit d'un vide ou d'un plein. Qu'il l'installe à cette place plutôt qu'à une autre est, pour le chercheur auquel je me réfère ici, Jacques Ninio⁹, un choix arbitraire. Or ce choix ne l'est pas si on considère le corps dans sa structure énergétique.

Les énergies qui nous permettent de nous incarner dans la matière et nous propulsent dans notre vie vont de l'arrière vers l'avant, du bas vers le haut, et de la gauche vers la droite. Leur direction commune est ainsi une oblique, allant précisément vers l'endroit où le cerveau installe cette lumière virtuelle. De même si l'on nous présente deux véhicules roulant à la même vitesse, mais arrivant l'un sur notre droite, l'autre sur notre gauche, le véhicule de droite nous semble plus rapide. Ce qui laisse penser que nous attendons la nouveauté ou le danger sur la droite, qui est là encore, la direction de l'énergie qui nous fait vivre.

Dans leur fonctionnement énergétique de base, tous les organes jumeaux sont bipolarisés : Yin sur la droite, Yang sur la gauche. Constitué de deux parties apparemment semblables, comme les reins ou les testicules, le cerveau en est un. Toutefois, dans son rapport au reste du corps, sa structure énergétique est retournée, puisque l'hémisphère droit gouverne la partie gauche du corps, et l'hémisphère gauche, sa partie droite. Contrairement à celle du corps, l'énergie y est donc polarisée de la droite vers la gauche et ce retournement énergétique joue probablement un rôle dans le fait que, malgré la polarité droite gauche des énergies qui nous propulsent dans notre vie, nous ayons l'impression de marcher droit.

L'esprit étant, à sa base, d'une nature énergétique, la bipolarité cérébrale se retrouve dans notre système de représentations, puisque l'hémisphère droit recèle la mémoire des formes et des images, et l'hémisphère gauche, celles des mots et du langage. L'équilibre de ce système repose ainsi sur un aller-retour permanent entre ces deux organes que sont pour lui le cerveau droit et le cerveau gauche. En effet, si l'hémisphère droit mémorise les formes et les images alors que le gauche codifie les sons et langage, ce dernier ne peut savoir ce que représentent les mots dans la réalité extérieure sans le demander au droit. De même lorsque nous voyons quelque

⁹ Jacques Ninio, *L'empreinte des sens*, Odile Jacob, 1989.

chose, le cerveau droit en décrypte la forme, mais pour savoir à quoi cela correspond dans le langage, il lui faut s'adresser au cerveau gauche. Or nous avons vu que la mémoire des formes et des images se constitue dans les trois premières années, alors que celle des mots et du langage n'entre en fonction que dans la troisième. Lorsque l'énergie cérébrale circule du cerveau droit au cerveau gauche, elle prend donc le chemin par lequel l'esprit se construit, alors que du droit au gauche, elle adopte le sens de l'énergie corporelle qui nous propulse sur notre chemin de vie. Ce qui prête à penser que l'énergie cérébrale travaille de droite à gauche à la construction de l'esprit, et de gauche à droite, à celle du corps, ou que d'un sens à l'autre, sa qualité passerait du temporel au spatial.

Toujours est-il que, dans sa structure de base, la conscience est le produit d'un dialogue entre les deux cerveaux. Or l'un recelant la mémoire du langage et l'autre, celle des images, ce dialogue est en fait celui qu'entretiennent en permanence la conscience langagière, qui est celle des mots, de la pensée logique et du raisonnement, et la conscience prélangagière qui est celle des sensations, des formes et des images. Référée au modèle freudien de l'esprit, la première correspond donc à ce Freud a appelé le conscient, et la seconde, à ce qu'il a appelé l'inconscient. En ce sens, la conscience prélangagière est, une conscience de l'inconscient, ce qui modifie considérablement la façon dont était conçu l'inconscient, dans les différentes institutions de formation, à l'époque j'ai accompli la mienne. Freud ayant présenté le désir inconscient comme un désir infantile et immature qui dénie le « principe de réalité », à sa suite, les analystes ont eu tendance à considérer l'inconscient comme une sorte de poubelle que le travail psychanalytique consistait à nettoyer. De ce fait, l'imaginaire a été réduit à un simple espace de leurre, comme dans l'œuvre de Jacques Lacan. La théorie a tout mis sur le langage et les images ont perdu la valeur symbolique qu'elles avaient à l'origine chez Freud.

La théorie freudienne n'est, certes, pas une théorie de l'image. Comme je l'ai montré dans *Hantise et clinique de l'Autre*¹⁰, Freud a opposé les « représentations de choses » aux « représentation de mots », c'est-à-dire la matière à l'esprit, mais il n'a pas considéré ce qui caractérise l'apport théorique de Françoise Dolto : le fait que, pour elle, les « représentations d'images » sont indissociables des « représentations de corps ». N'analysant que des adultes, Freud n'était pas centrée sur l'enfant et, contrairement à Françoise Dolto, il s'est assez peu penché sur les modes d'expression précédant l'acquisition de la parole. Il estimait toutefois que l'analyse des rêves était « la voie royale vers l'inconscient ». En ce sens, Freud attribuait une place primordiale à la pensée en image dans la cure analytique. Or voilà précisément ce qui semblait s'être perdu à l'époque où, recevant mes premiers clients, je participais aux séminaires de l'École Freudienne de Paris¹¹. Ayant commencé ma psychanalyse enfant, j'avais très tôt lu *L'interprétation des rêves*¹² et, à mes yeux, l'analyse des rêves était le socle sur lequel s'était constituée la psychanalyse. Or ce sujet n'était abordé dans aucun des séminaires et ceux qui les dirigeaient semblaient totalement s'en désintéresser. Étant en contrôle¹³ avec l'une des analystes d'enfants les plus en vue de l'École, j'en posais la question et eu pour seule réponse : « À notre époque, on n'analyse plus les rêves ! » Dans la bouche de celle qui m'avait fait cette réponse laconique, « on » désignait de toute évidence son analyste, Jacques Lacan. C'est ainsi que je j'ai compris pourquoi les analystes de l'École Freudienne se désintéressaient des rêves : ils ne les analysaient tout simplement pas, parce Lacan ne leur en avait jamais analysé aucun.

Cette perte ou cette absence de regard sur la puissance thérapeutique que représente, dans les rêves, l'expression de la conscience prélangagière me paraît grave, car elle ne peut aboutir qu'à détourner la psychanalyse de ce qui l'a promotionnée : son efficacité clinique. Il n'est donc pas étonnant que, de nos jours, ce soit entre autres sur cette question que s'opposent les divers tenants de la recherche psychanalytique.

La dimension thérapeutique de la psychanalyse

Lorsque je me suis pour la première fois allongé sur un divan, les analystes disaient que la psychanalyse ne soignait que de surcroît. À notre époque, un certain nombre d'analystes lacaniens en arrivent à trouver scandaleux qu'elle puisse avoir une telle visée. Se référant à Lacan, ils oublient que celui-ci ne s'est très vite consacré qu'à l'analyse didactique, que c'est à cette fin qu'il a conçu les séances de cinq minutes, et qu'en conséquence, sa pratique n'est pas exportable avec des clients qui, eux, nous consultent parce qu'ils souffrent et n'ont trouvé aucune médecine apte à les en soulager.

Non seulement la psychanalyse soigne, mais elle soigne toutes sortes de choses face auxquelles la médecine est plus ou moins impuissante. Toutefois, si les psychanalystes se défendent d'être des soignants, c'est parce qu'elle n'a ces surprenants effets thérapeutiques qu'à condition qu'ils soient capables de cultiver un art qui est autant celui de la présence que du rien faire. En effet, ce qui soigne dans une psychanalyse n'est pas l'analyste, mais ce processus appelé transfert qui, si celui-ci le réceptionne sans y faire obstacle, fonctionne en quelques sortes tout seul.

¹⁰ Aubier, 1989.

¹¹ Fondée par Jacques Lacan en 1969 et dissoute quelque temps avant sa mort.

¹² Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, P.U.F., 1926.

¹³ Le contrôle consiste à parler de son travail à un autre analyste censé être plus chevronné.

Cette découverte est précisément celle qui, grâce à l'une des premières clientes de Freud, Bertha Papeenheim¹⁴, lui a permis d'inventer la psychanalyse. Il était alors neurologue et travaillait avec Breuer qui utilisait l'hypnose dans le traitement des hystériques et avait pris Bertha en cure. Or au cours d'une séance d'hypnose, voilà que celle-ci lui déclare qu'il l'a mise enceinte et qu'elle attends un enfant de lui. Paniqué et y voyant un désir réel, Breuer a arrêté son traitement. Bertha s'est alors adressée à Freud qui, lui, a compris qu'elle avait transféré sur Breuer l'amour qu'enfant, elle vouait à son père et que ce n'était donc pas de Breuer, mais de son père, dont elle avait désiré un enfant. Bertha a ainsi pu terminer avec Freud le travail commencé avec Breuer. C'est elle qui lui a fait théoriser le transfert, mais comme, de plus, cette explication l'avait soigné de son hystérie, Freud en a conclu que le symptôme hystérique était de la parole qui n'arrivait pas à se dire autrement, et l'ayant compris, la psychanalyse était née.

Si le transfert peut avoir de tels effets thérapeutiques, c'est parce que l'analysant y transforme son analyste en « réparateur de parents ». Le mettant à la place des parents qui n'ont pas su lui expliquer les règles et les interdits qui organisent la sexualité, il reproduit sans s'en rendre compte la situation dans laquelle ce manque d'information a immobilisé son développement, en nourrissant l'espoir inconscient que l'analyste y apporte une réponse différente. L'effet thérapeutique du processus transférentiel dépend donc de cette réponse qui est, elle, déterminée par le contre-transfert de l'analyste : la façon dont celui-ci réagit aux sentiments positifs ou négatifs que lui adresse son client. Si comme Breuer, il prend pour argent comptant ses déclarations d'amour, sans y entendre un enfant en manque d'information, la cure est en impasse. S'il y réagit sans broncher, comme une statue de pierre, ou les interprète avec une théorie préétablie, de même. Bref, les raisons faisant que le contre-transfert puisse mettre en échec la cure sont nombreuses. Or, dans ce cas, les effets thérapeutiques de l'analyse sont non seulement nuls, mais les troubles du client peuvent empirer. Comme le font les enfants pour interpeller leurs parents lorsque, punis injustement ou blessés d'une autre façon, ils n'arrivent plus à les aimer et tombent malades afin de mobiliser leur attention et retrouver le lien d'amour perdu, le client fait de même : il va de plus en plus mal.

Le transfert est donc un agent thérapeutique qui peut être aussi étonnamment efficace que sournoisement dangereux. C'est ce qui fait la première difficulté de ce métier qui implique que l'analyste puisse maîtriser son contre-transfert, c'est-à-dire sache travailler avec son inconscient et sa conscience prélangagière. Lorsque le transfert actualise, comme dans le cas de Bertha Papeenheim, le vécu et les désirs oubliés de la période oedipienne où l'enfant savait parler, l'analyste le perçoit à travers les lapsus ou la verbalisation des sentiments que lui porte l'analysant. Le transfert s'appréhende alors dans la parole et la conscience langagière. Mais quand il remet en scène un vécu antérieur à cette période où, bébé, l'enfant ne disposait pour s'exprimer que de la pensée en images et en sensations, c'est non seulement à travers cette pensée que le transfert s'exprime, mais c'est alors avec sa conscience prélangagière que l'analyste doit savoir le réceptionner. Par exemple, si son client sombre dans un silence total sans pour autant arrêter de venir à ses séances, il perçoit ce qu'actualise ce transfert de bébé ne sachant pas encore parler, soit en direct dans sa peau de sensations, comme dans le cas de Blanche que j'ai relaté dans *L'Ange et le Fantôme*¹⁵, soit à travers un rêve où tout autre phénomène perceptif qui, transcendant les lois de la parole, implique sa conscience prélangagière. Françoise Dolto qui s'est, plus que tout autre, penché sur cette dimension préoedipienne du transfert, le considérait comme une communication infra verbale qui se noue entre l'image inconsciente du corps de l'analyste et celle de son client. Ce qui, en d'autres termes, veut dire que pour être capable de réceptionner la dimension la plus profonde ou la plus archaïque du transfert, l'analyste doit non seulement savoir les écouter avec ses oreilles, mais aussi avec ses yeux, ses rêves et sa peau de sensations.

La conscience prélangagière est en ce sens aussi incontournable dans le transfert de nos clients que dans sa réception. Dans le travail de l'analysant, c'est cette conscience de l'image et de la sensation qui, en s'exprimant dans les rêves, permet à l'inconscient de devenir conscient. Or ce travail qui s'effectue, la nuit, dans la mémoire des images et des formes, est aussi très souvent celui qui produit des transformations durables. Ceci est, par exemple, assez frappant lorsqu'une série de rêves de transfert où apparaît l'analyste effectue un remaniement profond du système de représentations qui s'est constitué à l'âge de l'intégration sexuelle, alors que d'avoir raconté les mêmes choses n'a pas forcément eu cet effet transformateur. Les remaniements qui s'effectuent dans la mémoire des images semblent en cela plus profonds ou plus durables que ceux qui n'impliquent que la parole, comme si cette mémoire constituait la base de l'esprit et de l'intelligence, alors que les mots n'en sont que la surface. Inversement, la folie et sa manifestation première, l'hallucination, sont à considérer comme le produit d'un conflit ou d'un désaccord profond entre la conscience prélangagière, qui est la mémoire des sensations, des formes et des images, et la conscience langagière qui est celle des mots, de la logique et de la raison.

¹⁴ Qu'il a appelé dans ses livres Anna O.

¹⁵ Editions de Minuit, 1985.